

d'une vie glorieuse. L'angoisse de Napoléon sur cette île déserte a dû être bien grande, son amertume bien poignante, et ses remords bien cuisants, durant les dernières années de sa vie ; voyant les choses sous leur véritable jour, sa pensée qui autrefois mesurait les victoires, devait faire de douloureux retours sur elle-même ; et les notes que faisaient vibrer les fibres de son âme devaient être bien tristes. On dit que, se souvenant du Dieu de son enfance, il éleva vers lui son âme bouleversée par tant de tempêtes ; on dit que le soir surtout, alors que la mélancolie pressait son large front, il se rendait sur les bords de la mer ; et là, au milieu du bruissement des flots, abimé dans l'immensité de sa tristesse et dans l'amertume de ses souvenirs, le remords lui montrait sans cesse Fontainebleau et Vincennes ! et chaque vague qui passait et repassait devant lui semblait lui jeter deux noms : Pie VII et Condé ! Alors, le grand génie, le grand monarque, le grand vainqueur des rois et des peuples, tombait à genoux.

Un mot tremblait sur ses lèvres, mot que la brise emportait à travers l'océan, mot plus sublime que celui qui annonce la victoire, mot dont l'amertume sincère montait au pied du trône de Dieu, et touchait le cœur du Tout-Puissant, un mot d'humilité, de regret, de foi, d'espérance et d'amour : Pardon !

Enfin, Napoléon expira ; et de toute sa splendeur il ne laissa qu'un exemple terrible de la fragilité des grandeurs humaines. Ses dernières paroles furent sublimes, elles étaient, Messieurs, vraiment dignes d'une âme fraternelle : " Je désire reposer sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple Français que j'ai tant aimé ! "